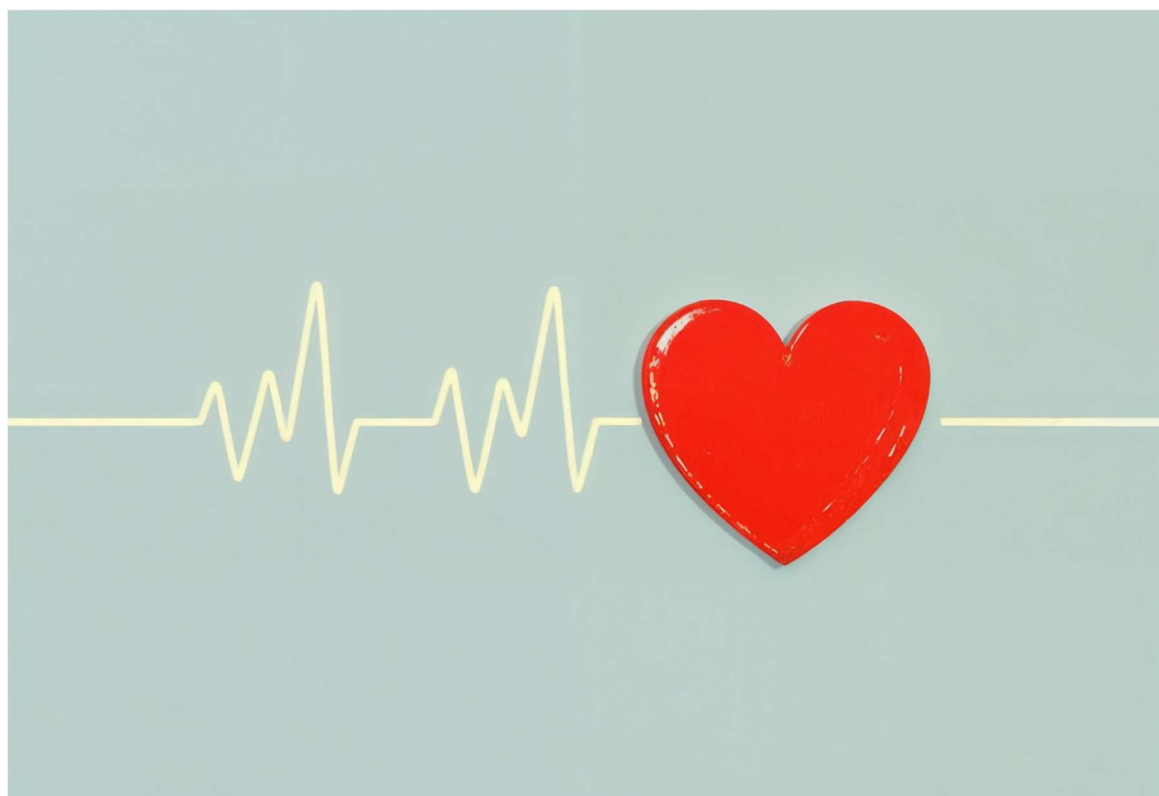


C'est la vie



Des histoires à fleur de cœur

Textes courts, très courts et
un peu moins courts de

Fabienne Vincent-Galtié

Ces textes sont extraits de mon blog d'auteure. Ils ont été offerts, en avant-première, à mes fidèles lecteurs, abonnés à ma newsletter. Pour recevoir mes prochaines nouvelles inédites, rejoignez-les, inscrivez-vous !

fabiennevincentgaltie.fr

Sur mon site,
vous pourrez également commander ce recueil au format papier
ainsi que mes romans publiés.

Blog : fabiennevincentgaltie.fr



[fabiennevincentgaltie.auteur](https://www.instagram.com/fabiennevincentgaltie.auteur)

Mail : fvincentgaltie@gmail.com

Dans l'ordre d'entrée en scène

Bise, bise, bise	4
La pioche.....	10
Oh Barbara.....	15
Mines de chien	19
La boule à facettes.....	25
La voleuse	27
Max et Johnny	32
La rencontre	32
L'amie	36
Le travail	40

Bise, bise, bise

Comme tous les matins, Mes amis, auriez-vous une petite pièce ?

Elle lève les yeux de son roman. Pour le voir.

Depuis près de trois ans qu'elle fréquente cette ligne de métro, il est devenu un point de repère. Un ancrage même. C'est ce qui lui vient à l'esprit en entendant cette voix si reconnaissable, entre fragilité et rugosité. Un mélange étonnant, détonnant, de soie et de jute. Ce qu'elle se dit plus précisément, c'est qu'elle ne l'avait pas entendue depuis quelques jours cette voix si reconnaissable. Et qu'elle lui manquait.

Bien le bonjour, mesdames et messieurs, une petite pièce ?

Comment un homme dont elle ignore tout sauf la régularité à quémander quelques euros pouvait-il lui manquer ? Comment même ose-t-elle s'avouer que cette présence incongrue lui manque ? Franchement qu'y a-t-il de *normal* à ce qu'ils se croisent tous les jours ou presque. Elle, assise, les pieds dans des escarpins de marque, muette, un livre à la main, se rendant à son bureau où elle trouvera ses dossiers, ses collègues, un café chaud, un fauteuil capitonné avec accoudoirs et repose-tête. Lui, brillant, agité.

Elle l'observe mieux tandis qu'il se rapproche d'elle.

Comme tous les jours, une petite pièce ?

Mocassins en simili daim, jean avachi, chemise à carreaux, propre et repassée. Maigre. Tout flotte autour de lui, le jean, la chemise. Ouverte sur quelques poils bruns frisottants. Visage émacié. Cheveux soigneusement tirés vers l'arrière. Marques du peigne. Des rides, de nombreuses rides. Un faux air de Dick Rivers, sans guitare, sans banane et sans mélodie.

Merci. Bise, bise, bise.

Quelle a pu être la vie de ce Dick Rivers à quelques euros ? Âge incertain. Entre quarante et cinquante ans. Une famille ? Un métier ?

Bonne journée à tous ! Merci, merci, bise, bise, bise.

Il envoie des baisers dans l'air quand une pièce tombe dans le petit sac qu'il présente aux voyageurs. Une alliance à la main gauche. Qu'en penser ?

Bises, bises, bises.

Elle se souvient comme ce *bise, bise, bise*, l'avait effrayée la première fois qu'elle lui avait donné une pièce. Tout au début de leur *relation*. Elle avait un instant cru qu'il allait passer à l'acte et l'embrasser. Elle s'était figée entre répulsion et honte. Mais il était juste passé, avec un sourire sur ses lèvres craquelées et ce *bise, bise, bise* devenu son cri de victoire. Une bien petite victoire. Une pièce, quelques piécettes, parfois le Graal : un ticket resto, un paquet de cigarettes entamé. Probablement jamais plus.

À l'observer, elle a oublié le principal. Heureusement la progression de l'homme en chemise de bucheron est ralentie par une phrase d'encouragement et deux pièces qui tombent dans le réceptacle.

Merci à vous, mes fidèles. Heureusement que vous êtes là. Bise, bise, bise.

Et la main fait des allers-retours entre lèvres et air.

Elle a extrait de son sac un billet de cinq euros. Parce qu'elle n'avait plus que des centimes. Ridicule. Parce que ce jour de retrouvailles mérite un peu plus que d'habitude. Parce que c'est un signe, cette absence de pièces bicolores dans son sac.

Quand il passe à sa portée, elle tend la main, le billet bien caché au creux du poing. Le largue dans le petit sac. Avec un sourire et un *Bonjour !*

Oh merci madame, merci.

Il n'a même pas eu à regarder au fond de sa bourse. Il sait, très certainement par l'absence du tintement métallique, qu'il s'agit d'un billet. Ce pourrait être un mot de réconfort, une

adresse ou... allez savoir ! mais plus vraisemblablement un billet de cinq ou dix euros, ou encore un chèque-déjeuner. Dans tous les cas, une aubaine.

Merci beaucoup. Heureusement que vous me soutenez. Bises, bises, bises.

Et la main navigue près de son menton.

Elle sourit. Se hasarde. *Ça fait longtemps que je ne vous avais pas vu. Vous étiez malade ?*

La main s'arrête, suspendue dans les airs.

J'étais à l'hôpital.

Elle veut lui demander s'il est parfaitement rétabli, si... tout va bien. Non tout ne va pas bien, sinon il ne serait pas là à mendier. Qu'est-ce qu'on dit à quelqu'un qui n'a pas grand-chose pour éviter la désobligeance ?

Déjà il est parti. *Bises, bises, bises.* Entre les sièges suivants.

Elle échange un regard compatisso-désemparé avec le jeune homme qui lui fait face. Qui, casque audio sur les oreilles, n'a certainement rien entendu de l'échange.

Impuissance.

Alors elle se lève brusquement, comme si elle allait manquer sa station, et se fraye tant bien que mal un chemin entre les voyageurs à la poursuite de l'homme en chemise à carreaux.

Mesdames et messieurs, une petite pièce ?

Elle se rapproche. Plus que quelques mètres. Freins. Elle manque tomber. Des sièges se libèrent. Un courant humain soudainement dans l'allée. Doit s'écarter. Laisser passer le flux. Dick Rivers a progressé contrairement à elle. L'habitude sûrement, hélas. Avec sa chemise à dominante rouge, sa haute stature maigre, il ne peut être perdu de vue, c'est une chance.

Quand le train repart, que les voyageurs se sont quasiment tous immobilisés, elle se rapproche à nouveau. Elle n'est plus qu'à une encablure, quand le train freine à nouveau.

De quelle façon l'aborder ? se demandait-elle, hésitante. Que dire, comme ça, à brûle-pourpoint ?

Le mouvement dans l'allée, finalement, la sauve. Momentanément. Dick s'écarte du flux montant, se serre contre le bord de la porte centrale. Et fait un pas sur le quai. Quelle raison le pousse à quitter la rame avant d'avoir exploré la seconde moitié du train ?

Juste le temps de bousculer une femme âgée, *Pardon Madame, je suis désolée*, de se ruer sur ses traces et la double porte se referme dans son dos. Elle jette un regard autour d'elle. Il est là-bas, près du mur, assis sur un siège coque. Il sort le billet de son porte-monnaie, le fourre dans la poche-poitrine de sa chemise. Évalue le maigre butin.

Elle s'est assise à côté de lui. L'air de rien. *Bonjour !* Il tourne vers elle ses yeux bleu gris au blanc jauni.

Le billet, c'est vous, hein ?

Elle hoche la tête.

Merci.

Je vous en prie, c'est pas grand-chose et ça faisait tellement longtemps que je ne vous avais pas vu. L'hôpital, n'est-ce-pas ?

Oui, l'hôpital. Ils m'ont retapé. Ils savent faire, ça.

Je pensais que vous aviez changé de quartier.

Peut-être trouvé un travail. N'ose le dire.

Je vais peut-être devoir changer, mais j'en ai pas envie. Cette ligne, c'est chez moi. À cause de l'hôpital, j'ai perdu ma chambre d'hôtel. C'est la vie !

Il sourit. Comme si on pouvait sourire d'une vie pareille.

Je préfère attendre que ma chambre se libère, ou une autre, plutôt que de partir, ailleurs, vers je ne sais où. Du coup, j'ai moins besoin d'argent. Un trottoir, ça coûte rien.

Que répondre à cela ? Qu'elle possède une chambre d'amis, qu'elle pourrait l'accueillir ? Qu'elle a peur de cette pauvreté, de cette précarité, que la faire entrer chez elle, ce serait l'accepter, lui donner une place. Qu'elle n'en veut pas. Alors elle lui offre un pauvre sourire éteint. Juste ça et c'est nul.

J'ai gagné assez aujourd'hui. Alors je m'en vais, j'arrête. C'est fatigant vous savez de faire la manche. Plus fatigant que de travailler.

Il se lève.

Attendez ! Ça coûte combien une chambre d'hôtel ?

Il se tourne vers elle, hésitant.

Trente-six euros. Mais j'en ai pas pour le moment, je vous l'ai dit.

Elle farfouille dans son sac, extrait deux billets bleus de son porte-monnaie et les lui tend.

On ne sait jamais. Allez voir. Un désistement peut-être. Un départ pour l'hôpital. Comme on dit le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Il pose sur elle ses yeux clairs. *Je ne souhaite que du bonheur à tout le monde.*

Moi aussi Monsieur. C'est une formule idiote, je suis désolée. Je suis idiote en fait.

Il rit. *Je ne crois pas.*

Les billets lui brûlent maintenant les doigts. *Prenez cet argent s'il vous plaît.*

Merci, dit-il en enfonçant ses prunelles dans les siennes. Sobrement. Avant de se diriger vers la sortie au bout du quai.

Elle est mal. Oh qu'elle est mal !

Monsieur ?

Il se retourne.

Vous avez oublié quelque chose dont j'ai besoin.

Froncement de sourcils.

Éminemment besoin. Votre couplet, s'il vous plait, bises, bises.

Il comprend, sourit, porte sa main à la bouche et s'éloigne tandis qu'il envoie des baisers dans l'air...

Bises, bises, bises.

La pioche

La vie est une pioche, c'est ce que je me dis depuis que je suis toute petite. Et pourquoi est-ce que j'ai choppé la mauvaise carte avant même de naître ? Le hasard à ce qu'il paraît. Le destin, disent d'autres. Je voudrais bien le savoir pourtant.

Condamnée à une vie bancale par décision d'un démiurge. Comment croire à un Dieu bienfaiteur avec ça ? Qu'on lui attribue pour messenger Jésus, Abraham, Mahomet, Bouddha ou je ne sais qui encore, qu'importe, puisque la vie, pour certains comme moi, est pipée d'avance.

Quand le personnel soignant vit arriver ma mère à l'hôpital, il s'est dit "Oh là là, pourvu que le père ne soit pas du même acabit si, par chance, il y en a un !"

Un père, il y en avait bien un, mais convenait-il d'évoquer la chance ? Quand il s'est pointé, le lendemain de ma naissance, l'infirmière a blêmi. Pas plus fait pour devenir père que ma génitrice pour être mère. L'incapacité sautait aux yeux même des plus bigleux. Pourtant ils l'étaient devenus et, que ce soit par accident, par désinvolture ou par provocation envers une société qui les mettait au ban, cela n'avait plus guère d'importance puisque j'étais là désormais.

Ils durent me déclarer sur l'insistance de l'agent municipal en tournée dans les couloirs de la maternité.

— Kronenbourg, c'est joli, non ?, comme prénom.

Le fonctionnaire fronça les sourcils.

— Vous croyez que c'est le moment de plaisanter ?

Mais ils ne plaisantaient pas.

L'affaire se présentant mal, le préposé proposa. Il balança les prénoms qui lui venaient à l'esprit, lui qui n'en avait pas beaucoup, d'esprit.

Sandrine, Emilie, Laetitia, Cindy, Véronique. Des prénoms qu'il venait d'enregistrer dans les chambres voisines. Mais qui semblaient ne rien évoquer du tout à mes parents qui continuaient à le fixer avec des yeux de hareng saur. Il souffla à nouveau, avant de convoquer les prénoms de son entourage. Simone, Nathalie, Isabelle, Hélène... jusqu'à ce que mon père glousse.

- C'est moche.
- L'agent souffla une troisième fois, sale journée.
- Ginette ! il lança.

Il s'en voulut aussi sec, c'était le prénom de sa mère. Jamais il n'aurait dû. Mais c'était trop tard.

- Oh, c'est mignon, Ginette ! s'enthousiasma ma mère.
- C'est ça, Ginette ! approuva mon père.

Et c'est ainsi que je fus prénommée, au grand dam de l'accrédité.

Ginette ! Seconde condamnation.

Entre temps, la sage-femme avait alerté l'assistante sociale qui alerta la DASS. Son diagnostic n'avait pris que trois minutes : mes parents étaient considérés inaptes à l'éducation d'un enfant. Risque évident de maltraitance.

Bien qu'il lui en coûtât de trahir les principes de la profession, cette praticienne s'était entretenue avec mes parents, avant le passage de l'officier d'état civil, de la possibilité d'accoucher sous X. Elle savait, elle, que des parents inexistants valaient souvent mieux que des parents encombrants, à vie, même si l'administration affirmait tout le contraire. C'est elle qui m'a raconté ma naissance rock'n roll, il y a quelques années seulement, quand j'ai enfin eu la force de fouiller dans mon passé.

J'ai été placée dans un foyer, dès la sortie de la maternité, en attendant que la justice prenne la décision de m'enlever pour de bon à mes parents. Ils gardèrent cependant un droit de visite ainsi que la possibilité de me prendre avec eux un week-end par mois. Le juge devait penser que même s'ils oubliaient de m'alimenter de temps en temps, je n'en mourrais pas. Et c'est tellement important de garder un lien avec ses parents biologiques ! C'est ce qu'affirment ceux qui croient savoir.

Après le foyer, une première famille d'accueil. Je n'en garde aucun autre souvenir que le jardin avec un portique, au fond près de la haie. J'aimais tellement me balancer en observant les voitures passer. Et puis, un jour, mes parents de transition m'annoncèrent leur déménagement, quelque part dans le nord de la France, à des centaines de kilomètres. Le père était muté. J'allais perdre ma balançoire.

J'allais les perdre aussi, et bien plus encore. Impossible de les suivre sans léser mes *vrais* parents de leur droit de visite. Retour dans un foyer.

C'est là que ça a commencé.

« Ginette, c'est joli comme prénom » a dit le premier avec un sourire moqueur. Le second a pouffé. Je leur ai tiré la langue à ces deux abrutis. Ils se sont esclaffés comme deux baleines ivres pendant quelques secondes avant de me saisir chacun sous un bras, et dans un recoin du bâtiment de maintenance, ils me firent la leçon. Leur leçon. Parce que je leur avais manqué de respect, ils devaient me punir. Et c'est comme ça, qu'ils prirent possession de mon corps. Quand ça leur chantait, à ces deux connards, *ils s'occupaient de moi*. J'avais sept ans, eux treize ou quatorze, je ne faisais nullement le poids.

Les week-ends avec mes parents auraient pu m'apporter une musique plus douce. Mais elle était toujours aussi *rock'n roll attitude* : crasse, alcool et copains camés.

Par deux fois mes parents ne me reconduisirent pas à temps au foyer. L'heure était une affaire de bourgeois, pas la leur. Au second manquement, la directrice du foyer requit les gendarmes pour aller me récupérer. J'ignore ce qu'ils consignèrent dans leur rapport, mais le droit de week-end leur fut enlevé. Je restais au foyer en permanence, de mois en mois. Trente jours d'affilé sur trente. Deux jours de plus par mois pour que les deux violeurs *s'occupent de moi*. La directrice du foyer savait, j'en ai la certitude, mais que faire de toutes ces mauvaises graines ?

Vers mes douze ans, un couple se présenta au foyer. Décida de m'accueillir chez eux. Avant de quitter ces lieux sinistres, je jetais un regard soulagé au bâtiment de maintenance, ignorant avoir pioché une nouvelle mauvaise carte. À croire que je me porte-pois.

J'allais au collège, la misère de ma naissance me collait à la peau, nous nous appelions Ginette et nous tâchions de nous fondre autant que possible dans cette nouvelle vie. Pas de vague à l'école, ni brillante note ni mauvaise mention. « Du médiocre, rien que du médiocre » déplorait mon prof de math. « Ça va, Ginette ? » me demandait la prof de français en me regardant au fond des yeux. J'ignore comment elle avait compris, elle, que la misère et moi, on ne serait jamais que médiocre, que c'était le plus haut niveau à ambitionner.

Mon nouveau *père* partait à l'usine le matin tandis que ma *mère* s'occupait des enfants. Des siens surtout, trois garçons avec lesquels je n'avais aucun atome crochu. Aucune antipathie non plus. On se parlait peu. Je n'étais pas leur *sœur*, seulement le travail de leur mère. Tant qu'ils me foutaient la paix, ça m'allait. Mes vrais parents ne me rendaient jamais visite, et ça me convenait.

Mais vers mes quinze ans, un ami de mon *faux père* a commencé à fréquenter régulièrement la maison. Beaucoup plus en tout cas qu'il n'aurait dû, toujours quand mes *faux parents* s'absentaient. Souvent quand mes *faux frères* étaient ailleurs. Et il montait dans ma chambre.

Mon calvaire a duré trois ans. Jusqu'à la fin du lycée, jusqu'à ce que je fuie, enfin ! Mes faux frères savaient, mais je n'étais rien pour eux, rien d'autre qu'un gagne-pain de leur mère, je l'ai dit. Elle savait, elle aussi. Je le lui ai craché à la figure juste avant de lui claquer la porte au nez. Elle s'est mise à pleurer. Pitoyable. « Excuse-moi. Si je te perdais, je n'avais plus de travail, plus de retraite. »

J'ai zoné de petit boulot en petit boulot, de squat en loyer insalubre. Jusqu'à ma rencontre improbable avec Léandre au comptoir du café du village.

— Comment tu t'appelles ?

— Ginette.

— Ginette ?

— Oui, Ginette. Je sais, c'est bizarre pour mon âge. Et toi ?

— Léandre.

Il a ri.

— Oui, je sais, c'est bizarre tout court. Mes parents se sont rendus une seule fois au théâtre, pour voir Les fourberies de Scapin. J'aurais pu m'appeler Scapin, ils ont préféré Léandre. Et c'est aussi bien.

J'ai ri. Il s'était confié avec une sorte de résignation amusée qui m'enchantait.

La misère de ma naissance s'est décollée de moi, peu à peu, sous le regard bienveillant de mon nouvel ami. Un peu plus qu'un ami. Ginette et Léandre, les gens s'y sont habitués. On s'habitue à tant de choses.

Je travaille dans une épicerie, il est plombier. Beaucoup plus qu'un ami. Nous avons un chez-nous confortable, nous allons au cinéma, au restaurant, au bowling. Et même en vacances au bord de la mer. Mais des enfants, nous ignorons si nous en aurons un jour. Une chose est sûre, il vaut mieux ne pas avoir de parents biologiques du tout que des attardés de première qui en n'ont rien à foutre de toi, parce que ça bloque ton adoption. L'administration, le juge se trompent. Le lien biologique n'est rien au regard de l'amour.

Quelques jours après notre rencontre, Léandre a sorti une carte de sa poche. Il me l'a donnée. « La vie est une pioche, tu m'as dit. »

J'ai tourné la carte, c'était un As de cœur.

Oh Barbara

Tu as tout pour toi, ma chérie ! Il n'arrêtait pas de me le répéter mon père. Pas comme moi, il ajoutait. Tu as la chance, toi, de pouvoir faire des études. Alors, vas-y, aie de l'ambition. Je comprenais, Papa, que cette ambition tu aurais aimé qu'elle fut la tienne, mais, qu'avec ton CAP, tu avais été condamné à rester ouvrier.

Une grande école, un MBA, j'ai tout avalé, sans rechigner. En me glissant, sans heurts, sans vagues, transparente, parmi mes condisciples qui ne pouvaient même pas imaginer un quart d'instant que je n'avais jamais pris l'avion et que mes parents ne possédaient pas de maison de campagne. Ne possédaient pas de maison tout court et avaient toujours autant de mal, malgré l'habitude, à voir se profiler la fin du mois et les traites qui allaient de pair. Je me suis nourrie de pâtes et de soupes lyophilisées, au milieu de tous ces nantis, parce qu'avec une bourse scolaire, on n'est pas Crésus. Mais ce n'était rien, même pas douloureux, parce que j'avais l'impression de toucher les étoiles.

Jamais placée dans les tout premiers de la promo, mais toujours bien classée. Toujours. J'ai obtenu des stages prestigieux. Rencontré des mentors, des intellectuels, fait mes premiers pas dans les restaurants des beaux quartiers.

Après les stages, les propositions d'embauche pour des postes à responsabilités, comme on dit, dans des banques, des cabinets d'expertise et d'audit. Je faisais la fine bouche. Augmentais mon prix, des enchères toujours plus hautes. Des zéros, des stock-options, vols en first, chambres 5 ★. Et toujours des oui. Personne pour m'arrêter. Surtout pas mon père. Ma mère doutait.

Travailler. Travailler toujours plus. Terminer à pas d'heure. Rentrer en taxi. Et puis déménager, pour ne pas perdre une minute, dans un appartement à une encablure, au cœur du quartier d'affaires. Béton, vitres et métal. Glacial en hiver, brûlant en été. Un seul arbre maladif à deux cents mètres à la ronde, écrasé par la hauteur des tours, se demandant ce qu'il fichait là, qu'elle mauvaise carte il avait tirée pour se trouver dans une telle disgrâce.

Dans mon dé à coudre hors de prix, je passais. Dormais quatre ou cinq heures et repartais au boulot la fleur au fusil. *Quelle connerie la guerre*, celle du business autant que les autres, mais je ne le savais pas encore. Du vélo-méto, je passais insidieusement au taxi-avion, anesthésiée par les euros, obnubilée par cette réussite qui je mesurais au nombre de chiffres alignés sur mon bulletin de salaire.

Parfois un homme m'accompagnait jusqu'à mon lit. Surtout le vendredi soir, quand esprit et corps se relâchaient. Après quelques bières, un joint parfois. Il revenait le vendredi suivant et encore quelques vendredis. Et un autre prenait sa place. Aucun ne s'est éternisé. Je n'avais rien d'autre à leur offrir que l'image d'eux-mêmes, épuisés par une course à l'ambition. Nous étions des soldats programmés pour le business, tous pareils, dans nos uniformes à col blanc. *Que sont-ils devenus maintenant, ces amants de quelques semaines, sont-ils morts disparus ou bien encore vivants ?*

Ma mère s'inquiétait, sans vraiment le montrer. Fierté de la réussite en étendard. *Tu as un copain ? Tu ne vas pas te marier et avoir des enfants ?* Elle ne comprenait pas, je crois. *Je travaille, Maman, je n'ai pas de temps pour ça. Mais des copains, j'en ai, ne t'en fais pas.* En guise de tais-toi, je lui offrais un sac de marque, une paire d'escarpins en cuir, un carré Hermès... qu'elle rangeait soigneusement au fond de son armoire parce qu'ils étaient trop beaux pour elle.

Je suis devenue experte en organisation. Le gourou du logigramme, le chantre du diagnostic, la prêtresse des préconisations. Appelée au chevet des entreprises, comme on dit. Experte en réorganisation plutôt. Pas de quartier. Il fallait trancher. Mutiler pour sauver. Si l'âme y restait, aucune importance. Aucune pitié.

Et puis, un jour, *je l'ai croisée*, cette inconnue dans l'ascenseur, *Elle souriait, Et moi je lui ai souri de même. Toi que je ne connaissais pas, toi qui ne me connaissais pas.* Et quand nous nous sommes retrouvées chez le Directeur général, regard inquiet de celle qui se révéla être la DRH. *On va éviter un PSE, j'espère*, elle a dit la voix blanche. Chevrotante.

J'ai découvert ma mission. Un organigramme. Des noms sans visages. Des têtes à sacrifier sur l'autel de la Sauvegarde de l'Emploi, le Plan on n'allait pas y couper. Ah ! Couper, rayer, enlever, aérer. Des strates, des directions, des services. Restrictions en tous genres, rationnement annoncé. Ersatz sans saveur ni odeur, du reconditionné javellisé. Et pour ne rien sauver du tout, parce qu'il n'y avait rien d'autre à sauver que des bénéfiques toujours croissants et des dividendes gonflés. La routine en sorte. Ma routine d'une journée au front. *Mais ce n'était plus pareil, tout était abîmé.* La réalité, tel un éclat d'obus, m'avait atteinte en pleine face. Parce que ce devait être le bon moment. Enfin.

J'ai pensé très fort à la DRH, à sa mine défaite de combattant involontaire, avec moi en commandant de troupe. *Il pleuvait sans cesse sur nous ce jour-là.* Refusant de couper des têtes, j'ai proposé une réorganisation. À chacun sa place, à chacun une place. *Où sont les économies ?* a demandé le DG. Je l'ai regardé droit dans les yeux, je l'ai regardé *avec un visage heureux* avant de répondre bravement. *Dans l'augmentation de la productivité, cela va sans dire.* Il a froncé les yeux avant de me demander de sortir de la salle. Derrière la vitre, depuis le couloir, je le voyais s'animer au téléphone. Mon boss à l'autre bout de la ligne certainement. *Sous une pluie de fer, de feu d'acier de sang*, il m'a virée. *Pas faite pour le job*, il a dit. Il n'avait pas tort. Plus faite pour le job.

J'ai quarante-deux ans, plus de travail, ni amant ni mari, pas d'enfant. Plus d'envies. Personne vers qui courir, personne à serrer dans mes bras. Des regrets, des remords et un vide abyssal. Rien d'autre que des euros, des affaires de luxe et cet appartement vide et froid. *Il pleut sans cesse depuis ce jour-là.* Et ma vie n'est plus qu'*une pluie de deuil.*

Barbara, rappelle-toi de ta vie d'avant, me dit mon père. *Tu as tout pour toi. Fais un effort et tu vas redevenir celle que tu étais. Ne m'en veux pas si je te rudoie, c'est pour ton bien*, il insiste. *Je suis fatiguée, Papa. Pas autant que toi, c'est certain, après quarante ans d'usine. Mais tellement fatiguée. Terriblement désenchantée par cette guerre d'aujourd'hui.*

Barbara, s'inquiète ma mère, tu n'as vraiment pas bonne mine. Tu es certaine de ne pas être malade, tu as fait des examens pour vérifier ? Je n'ai rien, Maman, je t'assure. Je souffre de mes rêves morts, de mes rêves partis pourrir au loin, au loin très loin de moi, dont il ne reste rien.

Des mois se sont passés. Pilules et toubibs. La guerre des nerfs a cessé, les bombardements d'injonctions se sont tus, les tirs d'heures à n'en plus finir ne résonnent plus. Du sommeil, du soleil, du grand air, du vent et des oiseaux, mon corps s'est réveillé. Après avoir dit stop, il a dit *Et tes rêves, Barbara ?*, la vie reprend.

Je veux *marcher, souriante, épanouie, ravie. Sous la pluie* et le soleil. Ruisselante d'envies et de projets. Il est temps, *Barbara, de reconstruire ta vie.*

Mines de chien

Nous nous sommes rencontrées il y a quelques jours dans une rue située entre nos domiciles respectifs, où elle promène régulièrement son chien. À comparer leurs attitudes, je dirais plutôt que c'est le Terre-Neuve qui la promène. Balourd qu'il est, il tire sur la laisse, elle suit, apathique, sachet à crotte à la main, happant du regard la fleur d'un parterre, une inscription sur un muret.

Ce jour-là, c'est moi qu'elle a happée. *Bonjour, vous allez bien ?*

Simple connaissance de quartier. Nos enfants partagèrent des salles d'école, des fêtes d'anniversaire, certains copains. Elle et moi, une poignée de phrases, le double de sourires, échangés en un quart de siècle de voisinage.

Je connais les Saintant, comme tous les habitants de notre petite ville ayant élevé des enfants dans les trente dernières années les connaissant, je pense. Une famille dotée d'une demi-douzaine de filles portant des noms de gemmes : Jaspe, Agate, Rubis, Ambre, Jade et Opale. Dans le désordre. Des blondinettes polies, réservées, aux joues rouges rebondies et aux jupes aux genoux, bonnes élèves mais sans éclats, qu'on n'entendait guère mais qu'on apercevait aux quatre coins de la ville. Des poupées gigognes communément désignées par mes deux garçons et leurs copains comme Les Saintes-Anne. Un sobriquet chargé tout autant de déférence que de dédain. Plein à craquer d'incompréhension. Mais comment peut-on avoir une telle ribambelle d'enfants à notre époque ? Et leur look franchement...

J'ai pesé la réponse à adresser à Madame Saintant comme si chaque mot avait son équivalence en carat. Je lui présentais mes condoléances quinze mois plus tôt après avoir

appris le décès de son époux dans le bulletin municipal. Philippe Saintant, mort à cinquante-huit ans.

Depuis je louvoyais quand je l'apercevais pour ne pas avoir à croiser son regard de canidé maltraité, ignorant que lui dire. C'était idiot, et je m'en veux encore, mais c'est ainsi.

Le matin où son Bonjour m'a accrochée, je marchais en réfléchissant au message à afficher sur mon portail, à l'intention du propriétaire du chien ayant l'outrecuidance de crotter épisodiquement devant. J'imaginai un truc du genre « Cher.e propriétaire du chien qui semble prendre mon portail pour un crottodrome, je tiens à saluer votre dévouement à me porter chance ! Mais, je vous rassure, je suis déjà comblée. Je vous encourage vivement à diriger les déjections de votre toutou vers votre propre pas de porte afin d'apporter un peu de magie dans votre vie. Et si jamais vous avez besoin d'un coup de main, je suis prête à m'y atteler avec toute la détermination du monde. Après tout, l'entraide, c'est important, n'est-ce pas ? »

Vous allez bien ? Je suis restée figée avec mon histoire de crottes de chien dans la tête et sur la langue des mots silencieux.

J'ai fini par articuler un Ça va, merci, et vous, comment vous sentez-vous ? Et vos filles ?

Elle a ouvert les vannes. Des mots et des larmes.

Infarctus fatal, la veille de la visite chez le cardiologue. En plus, c'était un rendez-vous reporté pour cause de Covid du toubib. Deux semaines de perdues. Si ça se trouve son mari aurait pu être diagnostiqué à temps, vraiment pas de chance.

Après tant d'années de mariage, on ne sait plus vivre seuls, mon mari me manque tellement, se désespéra-t-elle. Les enfants le voient bien que j'ai pas le moral, ils viennent me soutenir à tour de rôle, ils font comme ils peuvent. Parce que ce n'est ni mon frère ni ma belle-sœur qui vont m'aider. Je ne les vois plus. Tous les deux mariés à des abrutis. La femme de mon frère est coach de vie, une vraie foutaise ses leçons de résilience, d'agilité et d'optimisme. Elle a retourné le cerveau de mon frère. Quant à la sœur de Philippe, elle a disparu. Elle se planque depuis les obsèques. Comme s'il n'y avait qu'elle qui souffrait. Heureusement que j'ai les enfants. Mais bon, ils ont leurs problèmes aussi.

Opale, l'ainée, vient de se fiancer, il était temps à trente-sept ans et des poussières. Elle qui voulait une tripotée d'enfants n'en aura qu'un ou deux. Son amoureux précédent a pris la poudre d'escampette quand elle lui a parlé enfants au plus que pluriel et elle a mis dix ans pour s'en remettre. Elle n'a pas eu de chance, il était bien Julien. Thomas est moins classe, je vois pas ce qu'elle lui trouve. En plus il vit à ses crochets pour préparer son agreg. Pas certaine qu'elle soit tombée sur le bon numéro, peut-être que c'est mieux que son père n'ait pas eu le temps de le connaître, il ne l'aurait pas apprécié.

Ambre, la deuxième, vit dans le sud-est. Elle est podologue. Avec son compagnon, ils ne veulent entendre parler ni de mariage ni d'enfant. J'ai vraiment pas de bol avec les pièces rapportées – au fait, je m'appelle Martine – ah ça, j'ai vraiment pas de bol, se lamenta-t-elle, j'aimerais tellement avoir des petits-enfants.

Vous avez des filles jeunes, vous avez encore le temps d'accueillir une nouvelle génération, je tentai. Elle a vingt-cinq ans ma petite dernière, répliqua-t-elle, et à son âge j'avais déjà les deux aînés ! Mais c'est pas ma petite Rubis qui va m'en faire des bébés, on vient de lui diagnostiquer de l'endométriase, la pauvre. Ça viendrait de quoi ? de qui ? Pas de moi en tout cas. Le hasard, il a dit le médecin, la poisse oui !

Jaspe était en classe avec mon aîné, Paul, non ? lançai-je pour diversion. *En effet, approuva-t-elle, en sixième et cinquième. Après il a fallu la changer d'établissement. Le prof de math ne pouvait pas la blairer, il ne lui collait que des mauvaises notes, un con ce Dumas. D'ailleurs il saquait tous les élèves et l'ambiance était tellement pourrie dans la classe que tous les parents ont fait comme nous, ils ont mis leurs enfants dans le privé dès la quatrième. Vous vous souvenez ?*

De nom oui, mais je ne garde aucun souvenir de problèmes avec lui. Mon Paul est resté dans ce collège, et il a eu une quatrième et une troisième sans histoires, me défendis-je. Ses yeux embués fixaient le toit de l'église. Vous avez eu de la chance avec votre fils, dit-elle enfin. Cette cinquième a anéanti Jaspe. Elle était au bord d'une dépression, pas belle à voir et je crois qu'elle ne s'en est jamais vraiment remise. Voilà comment un prof, un seul, peut briser un élève. Et l'académie n'a pas donné suite quand on lui a transmis une pétition pour faire virer ce monstre.

Ah mince, je dis, tout en me demandant comment mon fils et moi avions pu passer à côté d'une telle monstruosité.

Agate, non plus, ne va pas très bien. Elle est boulimique, elle ne s'en sort pas. Plus de cent-vingt kilos. Au-delà de ce poids le pèse-personne ne pèse plus personne, il faut aller se peser à l'hôpital. Comme si c'était facile de monter en voiture avec pareil gabarit ! Franchement rien n'est fait pour nous faciliter la tâche. Ce serait un gène la cause de cette obésité. Une mutation génétique qui s'exprime chez un obèse sévère sur mille. Un pour mille, vous vous rendez compte ! Elle n'a vraiment pas de chance. On pourrait aller s'asseoir, non ? proposa ma compagne de misère en désignant un banc quelques mètres plus loin.

Tandis que nous posions nos fesses sur ledit banc, elle s'enhardit. *On pourrait se tutoyer, non ?*

D'accord, obtempérai-je. Et parce que devant ses yeux brillants, je crus indispensable de ne pas laisser s'installer un silence gênant, j'ajoutai compatissante : Grande famille, grands soucis. Petite famille, moins de soucis. Une formule idiote que je regrettai aussitôt. Pour le coup, j'étais vraiment gênée.

Y'a du vrai, elle dit pourtant, personne chez moi n'est épargné, sept malheureuses.

Jade vit à Montréal depuis cinq ans, elle est conceptrice de jeux vidéo. Elle a été licenciée le mois dernier. Je crois que la disparition de son père y est pour beaucoup. Elle n'était pas venue depuis six mois, elle s'en veut. On voulait pas qu'elle parte si loin, Philippe et moi, elle a tenu tête, elle a dit qu'un bon job méritait bien une distance. Et voilà ce que ça a donné. Elle a dû se faire hospitaliser, elle était tombée à quarante kilos toute mouillée. Un vrai sac d'os sans la moindre énergie. Je crois que ça va un peu mieux désormais, j'espère, je sais pas, elle ne me parle plus vraiment.

Il n'est pas anormal de s'éloigner de sa famille, à cet âge-là pour construire sa propre vie, tentai-je, tout en repoussant l'image qui me venait à l'esprit des deux sœurs côte à côte, Agate et Jade, cent-soixante kilos à elle deux répartis un quart, trois quarts. *Avec l'aide du psychiatre, elle devrait rapidement en prendre conscience et ne plus culpabiliser. Elle va y arriver,* dis-je avec un sourire qui se voulait réconfortant.

J'espère, lâcha Martine avec le ton de celle qui ne miserait pas un copeck sur la guérison de sa fille. Jade venait de convaincre sa sœur de la rejoindre au Canada, mais maintenant, Rubis, avec sa malformation – et dire que la gynéco qui la suivait depuis cinq ans n'a pas été fichue de voir cela plus tôt, je te jure on n'est pas aidé ! – ben Rubis ne veut plus partir et Jade le vit mal. Elle pense que sa sœur fait exprès de la délaissier justement quand elle ne va pas bien pour ne pas s'occuper d'elle.

C'est peut-être aussi pour ne pas te laisser, non ? que Rubis hésite à s'éloigner.

Je crois pas, c'est sa maladie la cause, mais elle fait bien de rester, elle n'a rien à faire là-bas. Je ne croyais pas que mes filles pouvaient s'embrouiller, je me passerais bien de cette guéguerre entre elles. Quand Philippe était là, la famille c'était sacré. Il est parti et c'est la scoumoune. Et les tiens ?

Elle tira un peu sur la laisse du chien pour le rappeler vers le banc. J'en profitai pour détailler les traits de son visage. Dégoulinants comme un sorbet sorti du congélateur.

Tes garçons à toi ils vont comment ? me demanda-t-elle quand le cleps fut revenu dans nos pieds.

Globalement ça va, répondis-je. Paul vient de se faire larguer par sa copine. Il a du mal à l'accepter mais je considère que c'est une chance qu'elle ait fait le premier pas pour leur éviter de s'enliser ensemble, ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Il va rebondir, il a de la ressource. Pierre peinait à trouver un job. Mais le destin fait bien les choses, il vient de rencontrer un jeune qui a envie de montrer une entreprise de stockage avec lui. Je crois que ça va marcher, en tout cas ils sont à fond dans le projet. Ils se donnent un an, on verra bien.

Et ton mari ? s'enquit Martine.

Je sais pas trop comment va Jacques, avouai-je, on a divorcé l'année dernière. Sa nouvelle conquête a dix-huit ans de moins que moi, impossible de rivaliser. J'ai pas compris au début et puis je m'y suis faite. De toute façon pas le choix.

Alors on est pareilles. Seules toutes les deux, marmonna-t-elle dans un souffle comme si la vérité venait de lui apparaître. Un éclat illumina ses yeux qui, je crois bien, ne devait rien à la réfraction de la lumière sur les larmes.

Pareilles, c'est ça, répondis-je en me levant. Je dois te quitter, j'ai un rendez-vous. Au fait, il s'appelle comment ton chien ?

Baraka. C'est une chienne.

La boule à facettes

J'ai envie de vous parler d'elle et pourtant je ne la connais pas. Je ne sais même rien d'elle.

Je l'ai aperçue deux ou trois fois sur le quai du métro à la station Quai de la Gare, en allant travailler de bonne heure le matin.

Facile à repérer. On ne voyait qu'elle. Aussi clinquante qu'une boule à facettes. Toute en paillettes, du sommet du crâne – serre-tête à froufrous lamés – jusqu'aux baskets en plastique doré. Blouson en lurex argent, jupe corolle strassée multicolore, collant argenté. Une tonne de bibeloterie par-dessus le tout, aux oreilles, autour du cou, aux poignets, aux doigts. Fugitive rencontre, la rame déjà repartait.

Une fois, elle est montée dans le wagon. La soixantaine avancée, je dirais, des rides en pagaille, un cou plissé qui tranchaient avec ses fringues de princesse de dix ans et son gabarit fluet. Un drôle d'oiseau. Elle fredonnait, souriante, faisant cliqueter ses bracelets comme des maracas. De fins cheveux blonds retenus en arrière par une pince, assurément brillante. Des yeux bleu clair aux paupières fardées, elles aussi, de bleu. Bleu irisé. Des gestes larges, avenants, *Montez messieurs dames y'a de la place*. Gouaille aux accents parisiens. Relent de faubourg.

À peine croisées. C'est moi qui ai quitté le métro à la station suivante.

Hier, je l'ai revue. En milieu de matinée cette fois-ci, je l'ai tout de suite repérée sur le boulevard en contrebas de la station aérienne. À l'extrémité du passage clouté, elle gesticulait, allègre, pour faire circuler les voitures tel un agent de police éméché. Je l'imaginai, *Passez messieurs dames, passez !*

D'aucuns doivent la trouver foldingue. Douce folie qui fait valser la vie.

Que cachent sa jovialité et son besoin d'illuminer son quotidien ? Je ne peux qu'imaginer de profondes blessures, un traumatisme à enfouir sous des tonnes de paillettes, un sourire sparadrap, la volonté inébranlable d'aller bien quand tout va mal.

À moins qu'elle soit née étoile. Filante sur les boulevards parisiens. A bientôt peut-être, je ferai un vœu en la croisant.

La voleuse

Alice attrape son cabas. *Je vais au marché mon chéri !*

Elle vient juste d’emménager avec son fils en bordure du bois de Boulogne. Les confinements successifs leur ont donné envie d’un brin de verdure, quitte à s’éloigner un peu de son cabinet. Le centre de Paris, c’est super, mais pas quand il faut vivre des journées entières dans soixante mètres carrés, à deux, sans espace extérieur autre que des rebords de fenêtres donnant sur une avenue.

Désormais ils habitent un dernier étage, quatre-vingts mètres carrés ouverts sur une terrasse, avec des arbres et des nuages pour seul vis-à-vis, et surtout la perspective de s’échapper en quelques pas pour une balade en forêt. Comme un avant-goût de campagne à portée de station de métro. Un coup de cœur.

Les dernières affaires plaidées par Alice ont fait monter en flèche sa notoriété en tant qu’avocat pénaliste et lui ont rapporté gros. Assez pour lui permettre d’accéder à leur désir à son fils et elle. Dès la première visite, elle s’est sentie parfaitement à l’aise dans ce nid d’aigle, comme s’il avait été d’emblée conçu pour eux. Il leur reste à s’approprier l’environnement extérieur et, pour commencer, puisqu’il faut bien commencer par quelque chose, elle a opté pour une visite au marché du samedi matin, qui se tient à quelques centaines de mètres de chez elle. Jusque-là il n’y avait guère qu’en vacances estivales qu’elle s’adonnait à ce type d’occupation. Autre privilège de ce lieu de rêve.

Alice longe les étals de fruits et légumes sans se décider pour un seul, achète un morceau de tome de Savoie parce que le vendeur lui rappelle un de ses clients, puis avise un stand où plusieurs femmes plongent les mains dans un monceau de vêtements entassés sur une table. Elle les regarde procéder, lever l’article à hauteur d’yeux, vérifier les étiquettes,

tendre le vêtement devant elles pour en estimer la taille. Une jeune fille rousse, élégamment vêtue, semble indécise devant un pull gris en mohair.

La vue de ce joli pull décide Alice. Si la rousse ne l'achète pas, il sera pour elle. *C'est de la seconde main ou des excédents de stock ?* demande-t-elle à sa voisine en se glissant autour de la table. *Les deux, de la fripe quoi !* répond cette dernière sans quitter des yeux un chemisier en guipure blanche. *Quand c'est neuf, il y a encore l'étiquette en carton.*

La jeune fille relâche finalement le pull gris à la satisfaction d'Alice qui s'empare hâtivement du lainage.

L'étiquette en carton se balance au bout de sa ficelle de chanvre. Taille 38. Composition laine et mohair. Une marque haut de gamme. « 10 € » écrit à la main sur un bout de papier épinglé dans l'encolure. Un prix dérisoire pour ce type d'article. Alice est heureuse d'avoir senti la bonne affaire et de tenir en main son trésor du jour. Il lui ira bien ce pull. Décidément cet endroit est magique.

Le pull sous le bras, Alice avise une broche sur le revers d'une veste en pied-de-poule. Une petite broche ancienne à n'en pas douter, garnie de trois pierres de verre translucide. Sans grande valeur mais jolie. Alice se saisit de la veste, la tourne et la retourne. Aucune étiquette. Un article de seconde main.

Alice ne voit plus qu'elle. La broche. Elle la veut pour fermer son chemisier en soie noire qui baille au niveau des seins. Elle observe la veste sous toutes ses coutures. Une mocheté. Et beaucoup trop grande pour elle. Elle ne va quand même pas acheter cette horreur ! D'autant que ce bijou si joli n'a rien à faire à cet endroit, ça paraît évident. L'ancienne propriétaire l'a certainement oublié sur le vêtement. C'est la veste que cherche à vendre le commerçant, pas la broche qu'il n'a certainement même pas remarquée.

Sans cesser de jouer avec la veste, Alice jette un coup d'œil en biais vers ses compagnes de fripe, toutes accaparées par leurs recherches. Elle défait soigneusement les boutons de la veste l'un après l'autre, la triture, la jauge, ôte la broche dans un mouvement qui se veut naturel et la fourre dans sa poche, ni vu ni connu. Place la veste devant elle, fait la moue et la prend sous son bras.

Pendant quelques minutes, elle se déplace autour de la table, pioche quelques articles, les repose. Avise le panneau : « Articles non marqués : 5 € pièce ». Puis rejette la veste en pied-de-poule d'un mouvement ostentatoire et, le pull à la main, amorce un pas vers la commerçante occupée à rendre la monnaie à une cliente.

— Madame, vous avez remis la broche sur la veste que vous venez de déposer ?

Alice se tourne vers celle qui l'apostrophe. Une grande blonde qui la regarde sévèrement.

— Heu, elle était cassée, je l'ai enlevée.

— Non madame, vous l'avez dans votre poche. Je vous avais à l'œil.

Alice se sent mal. Les accusations de la grande blonde la tétanisent, l'attention silencieuse des autres femmes la glace. D'un geste brusque, elle repose le pull gris sur le tas. *J'en ai assez de vous entendre !* Et elle tourne les talons, son cabas sous le bras, d'une démarche aussi rapide et naturelle que possible.

Une voix derrière elle, celle de la grande blonde. *Tu vois, Maria, quand je te dis qu'il y a des voleuses ! Elle t'a piqué une broche, la BCBG qui détale.*

À une distance qu'elle juge respectable, Alice s'arrête devant un étal de légumes où quelques chalands attendent leur tour, elle ne veut pas être vue s'enfuyant. Elle fixe le tas de carottes pour reprendre pied. La fièvre empourpre son visage et son cœur court un sprint.

Madame ! Alice reste concentrée sur les carottes. *Madame !* insiste la voix qui se rapproche. Alice se tourne vers Maria, sort de la file d'attente. Elle s'est refait un visage.

— Oui, répond-elle calmement.

— Vous m'avez pris quelque chose sur le stand ?

— Non.

— Une cliente dit que...

— Oui je sais, mais non. Regardez.

Elle retourne ses poches. Ouvre son sac.

Maria n'insiste pas. Se justifie même. *C'est mon stand, vous comprenez.* Et repart comme elle l'a poursuivie, à petits pas rapides.

Alice a la tête qui tourne, le corps en feu. Prête à s'effondrer sous les serres du malaise qui prend possession de chacune de ses cellules. La honte et le remord sont un violent poison.

Qu'est-ce que je vous sers, madame ?

Se détournant des carottes, elle achète des tomates. Une aberration en plein hiver, mais dont la portée a fondu dans l'égarément qui est le sien à ce moment-là. Et quitte le marché fissa.

La sensation de malaise perdure. L'accable. Son corps s'est alourdi de cette humiliation comme si une cotte de maille venait de lui tomber dessus. Si au moins elle la cachait au monde cette cotte de la honte. Mais non. Le marché grouille, avec elle au milieu, tatouée au front par son délit. Elle se fraye un chemin en évitant les regards. Mais qu'est-ce qui lui a pris de voler un bijou de pacotille ? Comme si elle ne pouvait pas acheter la veste, même hideuse, et la déposer dans un bac de recyclage. Pour cinq euros, quelle écervelée ! Elle aurait pu tout simplement demander à acheter la broche. Elle aurait dû braver la grande blonde et fièrement reprendre la veste pour aller la payer la tête haute. Plaider sa cause comme elle sait si bien le faire pour les autres. Qu'est-ce qui lui a pris de croire que personne ne la regardait ? De prendre ces risques ?

Qu'est-ce qui lui a pris, tout simplement ?

La broche au fond de son cabas pèse comme une pierre. En s'enfuyant du stand de fripe, elle l'a vite retirée de sa poche, a refréné un geste large et trop voyant qui l'aurait envoyée rouler sous un étal ou trop contraint qui, en la faisant tomber à ses pieds, aurait affiché la preuve de sa forfaiture. Que va-t-elle en faire désormais ?

Alice se sait peu physionomiste. Parfaitement incapable de reconnaître la grande blonde si elle la croise à nouveau, et encore moins les autres femmes du stand qu'elle a seulement entrevues. Mais qu'en sera-t-il pour elles ? À peine débarquée dans une nouvelle ville, déjà marquée au fer rouge.

Un fer qu'elle a chauffé elle-même à blanc. Elle, l'avocate reconnue pour sa prestance et son agilité d'esprit lors des plaidoiries. Si jamais elle devait passer à la télé, elle imagine la

grande blonde s'exclamer, la désigner à son mari : *La voleuse, c'est elle ! Capable de piquer une broche de quatre sous et de parader sans vergogne à l'écran ! Et même pas capable de se défendre.*

Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

En avisant une poubelle de rue, elle plonge la main dans son cabas à la recherche de l'objet délictueux mais le temps qu'elle mette la main dessus la poubelle est dépassée. Et pas question qu'elle attire l'attention en s'arrêtant. Cet ornement est maudit.

Elle lève les yeux vers son appartement tout là-haut. Son nid douillet. Personne ne viendra l'y embêter, lui faire remarquer qu'elle est une voleuse, une avocate sans répartie, une mère indigne.

Elle s'est offert cash cet appartement à près d'un million, et c'est une babiole à cinq euros qui vient de lui faire perdre toute dignité. Mais quelle mouche l'a piquée ? Alice contracte les épaules, il lui faut trouver une issue pour se défaire sans délai de l'objet de son larcin. Surtout ne pas le faire entrer chez elle, pour ne pas contaminer son fils, ni souiller son nid. Ce truc est un poison. Là-haut elle trouvera du réconfort, oubliera cet incident. Dans le hall, pas de poubelle. Les fentes des boîtes à lettres la tentent. Encore une idée idiote, décidément elle a la tête à l'envers. Même sa propre boîte ne serait pas une solution. Elle la regarde machinalement. Se focalise sur son nom, écrit sur un bout de papier scotché à la va-vite. Le marquage le plus moche de tout le panneau. Même pour une tâche aussi banale, elle a failli à ses devoirs. Elle soulève le lambeau de papier pour récupérer l'étiquette du précédent occupant comme modèle. Et se fige devant le nom dévoilé.

Laurent et Louise Espiès, les précédents propriétaires, un couple qui lui a paru étrange pour le peu qu'elle l'ait côtoyé. *L. Espiès. Les pies.* Une lecture qui lui avait échappé jusque-là, aveuglée qu'elle était par son impatience à acquérir ce bien. Mais elle s'est fourvoyée. Son nid douillet n'est pas celui d'un aigle, mais de pies. De pies voleuses. Voilà ce qui l'a fichue dedans, ce fichu appartement ! Il lui a fait perdre la tête, et il corrompra son fils.

Fuir ! Au plus vite fuir !

Max et Johnny

La rencontre

Mon chien, c'est ma vie ! Il s'appelle Johnny. Plutôt comme Depp qu'Halliday.

C'est moi qui l'ai choisi ce nom, pour lui, parce qu'il a le dessous des yeux noirci comme Jack Sparrow. C'est eux que j'ai vus en premier, des yeux qui disaient « je vais t'en faire voir de toutes les couleurs, mais on deviendra inséparables ! » Il n'arrêtait pas de bouger la queue, de renifler, de secouer la tête, de marcher... Toujours en mouvement, comme un rockeur ! Alors Johnny, Halliday ou Depp, ça lui va bien, même si je préfère l'allusion à Depp, pour ses yeux, je me répète.

Et c'est pour ça que je l'ai adopté, pour qu'il mette du rythme dans ma vie.

Au petit matin, un jour de janvier, je l'ai aperçu dans ma rue. Jeune encore, mais déjà les yeux charbonneux, et animé d'une agitation permanente. Je lui ai demandé ce qu'il fichait là, il m'a ignoré.

Quelques jours plus tard, j'ai à nouveau croisé son regard. Toujours fier, un brin rebelle. Mais il m'a semblé plus maigre. Ça lui allait bien d'ailleurs. Son côté rock sans doute.

Et puis un troisième jour. Encore plus maigre, et blessé à la patte. Et là, ça ne lui allait plus du tout. Je me suis approché et il m'a laissé lui flatter l'encolure. Un geste que je n'aurais jamais tenté si je n'avais senti dans son attitude comme une invitation à le secourir. Tout en le caressant, j'ai examiné sa blessure qui ne semblait pas bien profonde. À son léger halètement, je percevais son trouble. Je n'ai pas insisté, me contentant de lui parler. *Ça va aller, le chien, si tu veux bien je vais te soigner.* Il a tourné le museau vers moi comme s'il me donnait son accord. Alors je l'ai imploré de m'attendre, le temps de foncer chez moi. J'ai ouvert le frigo à la va-vite, il était quasiment vide comme à son habitude. Le

placard à victuailles aussi, mais par chance, j'avais gardé intacte la boîte de pâté truffé offerte par le centre social de la mairie au moment des fêtes de fin d'année.

Du pâté, un bocal de coq au vin, des pâtes multicolores enroulées sur elles-mêmes, une boîte de haricots verts en fagots, une demi-bouteille de mousseux, un ballotin de truffes au chocolat, tout ça dans un petit panier que j'ai conservé pour mettre les pommes. Celles que je récupère à la fin du marché, à peine amochées. J'ai entamé les pâtes dès le lendemain de Noël pour continuer sur la lancée de la veille où j'avais profité du repas festif organisé par la Croix-Rouge. Pour me sentir heureux. Parce qu'avec un peu de beurre et de fromage râpé gonflé à l'amidon, manger des pâtes escargots de toutes les couleurs, c'est comme manger des macaronis premier prix, le goût est le même, mais admirer son assiette, contempler chaque fourchette garnie, c'est se sentir privilégié. Riche, presque. Même si ça ne dure que le temps d'un repas, c'est magique.

J'ai attrapé la boîte de pâté, une fourchette et deux bols. J'ai rempli l'un d'eau fraîche et refoncé dans l'autre sens aussi vite que je pouvais sans renverser le liquide. Le chien se trouvait toujours dans la rue, pas tout à fait là où je l'avais laissé mais pas très loin. Je l'ai appelé. *Hé le chien, si tu viens, je te donne du pâté, du pâté truffé en plus. Mais si tu ne veux pas venir, dis-le tout de suite que je ne gaspille pas mon cadeau de Noël.*

Il a tourné les yeux vers moi – Ah ces yeux ! Je sais maintenant pourquoi Depp se maquille, pour faire fondre les gonzesses. Et les autres aussi, comme moi, qui ne sont pas des gonzesses mais pareils qu'elles, souvent les larmes au bord des yeux. On s'est regardés et il est arrivé. Lentement cette fois, avec une crainte qui ralentissait ses mouvements. Il n'avait plus rien de rock and roll mon pirate des caraïbes.

J'ai déposé le bol d'eau sur le trottoir. *C'est pour toi !* Mais il l'a ignoré. J'ai ouvert la boîte de pâté, déposé une bouchée dans le second bol et le lui ai tendu. *Ça aussi c'est pour toi !* Il a tordu le cou, regardé autour de lui, j'ai posé le bol au sol. Il a observé à nouveau les lieux, à droite, à gauche, et s'est avancé pour plonger le museau dans la pitance. Je l'ai trouvé plutôt malin. Le pâté lui a plu, les microscopiques morceaux de truffe je ne sais pas, ils ont été engloutis avec le reste, en une seconde chrono. J'ai saisi d'un coup de fourchette tout ce qui restait dans la boîte et l'ai déposé dans le bol, d'un bloc. Le chien s'était à peine reculé. Déjà il avait confiance.

C'est là, en le regardant dévorer, que je lui ai donné, pour de bon, le nom de Johnny, celui qui m'était venu à l'esprit en croisant son regard, et qui là prenait tout son sens. En mastiquant, il bougeait de tout son être, c'était comme s'il dansait en se déhanchant. J'ai eu le pressentiment qu'on n'allait plus se quitter et qu'il allait changer ma vie, et je ne me suis pas trompé.

J'ai regardé Johnny se lécher les babines. Un peu comme moi quand je termine une Danette au chocolat, en léchant les bords à l'intérieur du pot après avoir raclé le fond avec l'index pour n'en rien laisser. C'était bon mais... *vous pourriez pas m'en mettre un petit peu plus ?* comme vantait la pub à la télé autrefois.

Va falloir attendre mon Johnny ! je lui ai dit. C'est ce que nous avons fait, après que j'ai posé les bols et la boîte vides ainsi que la fourchette sur un rebord de fenêtre, en flânant tous les deux le temps que la vie s'installe dans la ville. La déambulation, j'en ai l'habitude. Je m'y adonne tous les jours levants, souvent l'après-midi et systématiquement le soir. Il faut bien que je m'occupe et sorte de mon vingt-mètres-carrés tout au plus, je ne l'ai jamais mesuré.

Déambuler, j'ai toujours trouvé le terme approprié à mes errements. Le préfixe dé- (ou dés-) signale d'emblée un problème. Dérangé, déviant, déstabilisé, désacclimaté, désespéré, désaccordé, désaccouplé, désadapté, désaffecté, désagrégé, désaimé, décimé, désynchronisé, déséquilibré... je déambule quotidiennement parce que je suis un peu tout ça.

La première personne que nous avons croisée, le chien et moi lors de notre première déambulation commune, c'est Pierrot, qui travaille à la Poste. Je ne sais pas trop ce qu'il y fiche mais c'est à six heures vingt tapantes qu'il sort de chez lui. Il doit embaucher à six heures trente. Comme tous les jours, il m'a lancé un *Salut, Max ! Bonne journée !* accompagné d'un sourire et d'un signe de la main. Parfois il prend le temps d'échanger quelques mots supplémentaires. Pas ce matin.

Puis, a déboulé le jeune du cinquième. Celui qui descend les escaliers deux par deux, déplie sa trottinette juste devant la porte, grimpe dessus et s'éloigne en moins de temps

qu'il ne faut pour prononcer le moindre mot, pas même un bonjour. Un jeune quoi, ni ponctuel ni poli, mais toujours pressé. Moi aussi j'ai été jeune.

À six heures quarante, *Les Chéris* sont passés. Je les appelle ainsi parce qu'ils roucoulent des *chéri* par-ci, des *chérie* par-là à ne plus pouvoir les compter. Des amoureux, toujours main dans la main. Peut-être travaillent-ils ensemble, peut-être même se sont-ils rencontrés sur leur lieu de travail, je n'en sais rien, tout comme j'ignore leur lieu de résidence, à quelques dizaines de mètres de chez moi ou bien des rues plus loin. Je sais juste que tous les matins, sauf le week-end, ils empruntent ma rue, collés l'un à l'autre, elle à droite, lui à gauche, à cette heure matinale, toujours la même.

Vers sept heures, la rue s'agite pour de bon. À huit heures, elle grouille. À huit heures trente, le Franprix ouvre.

À huit heures vingt-neuf, je me suis posté devant. Deux clients attendaient déjà. Je les sentais fébriles, impatients d'effectuer leur achat et de s'en aller. Certainement étaient-ils attendus au travail. En temps normal, j'aurais suivi l'un d'eux dans les allées, pour découvrir ce qui justifiait à ses yeux son attente devant le magasin par un matin d'hiver. Mais le jour n'était pas normal, un chien efflanqué et blessé m'attendait.

Je l'avais laissé dans la rue en lui ordonnant de m'attendre. J'aurais aimé qu'il me suive mais il en avait décidé autrement. Tout juste m'avait-il regardé m'éloigner et disparaître au coin de la rue. Je l'avais observé, caché derrière la façade de l'angle, craignant qu'il profite de mon absence pour s'enfuir. Mais il continuait à errer tranquillement, comme s'il avait compris mon injonction. Alors je m'étais éloigné, un peu plus rassuré.

Dès le déverrouillage de la porte de verre, je me glissai dans le magasin et optai sans trop réfléchir pour de la pâtée pour chien au bœuf, sans truffe mais « avec des morceaux ». Je ne dis pas que j'en salivais d'avance, je préfère le coq au vin gélatineux en bocal, mais pour un chien affamé, elle me semblait appropriée. Et pas trop chère.

À la caisse, l'un des hommes qui trépignaient devant la supérette me força à piaffer à mon tour. Pièce après pièce, il comptait la monnaie, cherchant l'appoint. Quatre-vingts. Quatre-vingt-dix. Un euro. Deux canettes de bière, voilà l'urgence du matin pour cet homme. La mienne, c'était un chien avec des coquards sous les yeux.

Un euro quinze. Un euro vingt-cinq. Sous son masque poker-face, je sentais monter l'exaspération de la caissière. Et la mienne à l'unisson. Mon chien allait me lâcher. Un euro quarante. Un euro soixante-cinq. *Plus que dix centimes !* clama la caissière. Je repris confiance. L'homme eut à peine le temps de saisir son ticket de caisse, j'avais pris sa place et remettais l'appoint dans la main de la caissière. *Parfait*, me dit-elle après y avoir jeté un coup d'œil. Je la sentis reconnaissante. Je m'extrayais du magasin avec une ardeur qui laissa sur place mon tortionnaire, vérifiant son ticket de caisse. Il ne devait pas souvent remplir de caddie.

Je fis le tour du pâté de maison (encore du pâté !) au pas de course, le cœur battant, non pas du fait de ma performance sportive mais à la crainte du départ de Johnny. L'accident cardiaque me fut évité, le chien guettait juste après le premier virage. Attendait-il son repas ou son nouveau maître ? Je m'épargnais le risque d'une déception, *viens*, lui dis-je, *regarde ce que je t'ai acheté*, en lui montrant la pâtée.

Johnny m'emboîta le pas. Je récupérais au passage tout le petit bazar laissé sur le rebord de la fenêtre et grimpais chez moi, le chien sur mes talons.

Je l'ai nourri. Je l'ai soigné. Depuis nous cohabitons.

Depuis, je ne déambule plus, je sors mon chien.

L'amie

Comme tous les matins, j'entends tapoter à la porte d'entrée. Je sais que c'est Johnny qui frappe, de sa patte droite, le battant intérieur, juste assez fort pour que le bruit des griffes me réveille. *C'est l'heure de sortir !* il me dit.

Je n'ai jamais dormi profondément, ou alors quand j'étais tout gamin, je ne me souviens plus, mais normalement les enfants, ça dort. La mort de mes parents, la vie en foyer, puis dans la rue, c'est ça qui a dû casser mon sommeil, sans que je m'en rende compte. Le briser menu. Pour le recoller je n'ai pas encore trouvé la solution, peut-être parce qu'il est brisé trop menu menu justement et que je ne suis ni magicien ni sorcier ni génie, ni particulièrement chanceux. Ça, je le sais depuis longtemps.

Il y a quelques années j'ai trouvé un billet de cinq euros dans le caniveau, roulé comme une cigarette. Il m'a fait penser à Gainsbourg, pour la clope et l'argent. J'ai eu envie de l'allumer, ce rouleau de bifton, et le regarder brûler, comme il l'a fait lui. Et même de le fumer, pour de faux, en le portant à mes lèvres d'un geste large et nonchalant. Pour le plaisir de me dire que je suis riche, que je m'en fous de ce fric. Sauf que je ne suis pas riche du tout, et que je ne dédaigne pas l'argent, loin de là. Pas au point de voler pourtant. Si j'avais su à qui le rendre ce billet, je ne m'en serais pas privé.

À défaut, je me suis offert un repas au Mc Do. Un menu Best Of avec des frites bien chaudes et de la sauce dégoulinante sur mon steak. En mastiquant, je regardais les gens, attablés comme moi, des familles avec des enfants excités ainsi que des adultes seuls qui semblaient concentrés sur leur seul hamburger. J'accorde qu'il n'est pas facile à manger le building de pain, mais y a quand même moyen de regarder autour de soi il me semble ! Comme s'ils étaient gênés de manger. Ou de se trouver dans un fastfood. Ou d'être seul. Manger c'est la vie, c'est ne pas pouvoir manger qui est pénible ; s'asseoir dans un resto quel qu'il soit est un privilège ; et se trouver seul, c'est ainsi. Il n'y a rien d'honteux.

D'un nouveau coup de patte, Johnny me signifie son impatience. Avec lui, j'ai trouvé plus matinal que moi. *J'arrive !* je lui dis. Je le préviens pour qu'il ne fonce pas sur mon pieu. Pas très patient, mon chien. Jamais plus d'un rappel. Après, il saute sur mon lit et me pousse du museau jusqu'à ce que j'en tombe. La promenade du petit matin, elle est sacrée pour lui. Celle de la fin de la matinée aussi. Celle du milieu de l'après-midi tout autant et celle de la soirée, peut-être plus encore. Un chien baladeur, et c'est moi qui suis tombé dessus !

À l'orphelinat, le plus vache des surveillants nous rabâchait de sa voix aussi perchée que le corbeau de la Fontaine sur son arbre : *On n'obtient que ce qu'on mérite*. Il voulait dire : une petite bêtise, une gifle ; une moyenne bêtise, une corvée ; une grosse bêtise, des privations. On obtenait ce qu'on méritait toujours dans ce sens-là. Le sien. Quand le *on n'obtient que...* arrivait, on savait à quoi s'en tenir.

Peut-être que j'ai mérité Johnny. Matinal et baladeur. Parce que je suis matinal et baladeur moi-même. Un chien perdu parce que je l'étais sans lui, perdu. Un amour de chien parce que j'en manquais, de l'amour. Et que grâce à lui, le monde est plus doux.

Désormais les gens s'attardent à nos côtés. Un petit mot gentil. Une caresse à Johnny. Surtout ceux qui possèdent un chien eux-mêmes, et les enfants. Certains parents tiquent un peu au début. *Ne caresse pas le chien ! Ne t'approche pas trop !* Pour ne pas paraître impolis, ils m'expliquent qu'ils n'ont rien après mon chien, mais qu'ils ne veulent pas donner à leurs rejetons l'habitude de caresser n'importe quel animal même domestique ; ils demandent son nom. Et puis au fil des rencontres, ils laissent l'enfant s'approcher et caresser le chien. Avec certains, c'est même devenu un rituel. Quand ils rentrent de l'école, main dans la main avec leur enfant, ils cherchent Johnny des yeux en m'apercevant dans la rue. Ou l'inverse. Nous sommes devenus un couple indissociable comme *Les Chéris*. Presque les stars de la rue. Tout ça grâce à mon pirate des Caraïbes.

Jusqu'alors je paraissais invisible pour ces familles-là. Je les voyais bien, moi, pourtant. Théo, le gamin au cartable rouge avec son père toujours la clope au bec. Les deux jumelles et leur nounou collée au téléphone. Le petit Arthur et son sourire polisson, avec sa mère en jean basket. Je les connaissais déjà, je les connais encore mieux parce que désormais ils s'arrêtent et nous adressent quelques mots. Le *Bonjour Johnny* et les dix secondes que passe l'enfant à tenter d'amadouer mon monstre sont la friandise du chemin entre leur maison et l'école. Sans danger pour les dents de lait. Pour moi aussi, ces rencontres sont des bonbons qui adoucissent mes journées.

Pressé ou pas, Pierrot, le postier, s'arrête systématiquement pour discuter. Ça aussi c'est nouveau. Un *bonjour*, une caresse à Johnny et quelques mots. C'est lui qui a émis l'idée d'un collier. *Un chien sans collier, c'est un chien errant*, il a dit. J'ai eu beau expliquer que je ne me tenais jamais bien loin de mon cabot, il a maintenu qu'il lui fallait un collier. Je n'ai pas insisté, les chiens il doit en fréquenter plus que moi lors de sa tournée.

Je n'avais pas la moindre idée de la façon de me procurer un collier pour mon Johnny, à part dans la boutique pour toutous de riches du centre-ville. Plusieurs fois je suis allé fouiner des yeux dans la vitrine à la recherche d'un collier à ma portée, financière je veux dire, mais en vain. Un animal, ça ne compte pas dans le calcul des prestations sociales. Pourtant désormais on est deux à se nourrir. Quand y'en a pour un, y'en a pour deux, ce n'est pas toujours vrai, mais je ne me plains pas, je me débrouille.

Je m'étais fait une raison, Johnny ne porterait pas de collier. Pas pour contrarier Pierrot, bien sûr, mais parce que le collier faisait partie des choses, nombreuses, que je n'avais pas les moyens d'obtenir et c'était ainsi.

Un matin, Pierrot a dit qu'il avait parlé de nous à une dame ayant perdu son chien quelques semaines plus tôt. Peut-être qu'elle viendrait nous voir, que ça lui ferait du bien de voir Johnny qui ressemblait vaguement à son toutou. *Madame Péraud, elle s'appelle,* a-t-il ajouté en partant. *Perro, comme le chien en espagnol, tu devrais t'en souvenir. Perro, perro,* a-t-il lancé en s'éloignant, en s'appliquant à rouler les r.

Quelques jours plus tard, j'ai vu une femme s'engouffrer dans notre rue. J'ai su que c'était elle à ses yeux qui nous cherchaient dans un regard qui enveloppait tout l'espace. Certainement aussi parce qu'elle était comme je me la représentais. La soixantaine passée, bien mise mais sans atours particuliers, une allure, des expressions du visage, des mouvements aussi difficiles à décrire qu'une odeur délicate, qui suggéraient la femme seule, abandonnée plutôt, veuve de son compagnon.

On s'est souri. *Vous êtes Max, n'est-ce pas ? Et ce joli Border Collie est Johnny évidemment.*

Mon chien, qui jusque-là courait en tous sens dans la rue pour se défouler selon son habitude, a tendu les oreilles, comme s'il réagissait à son nom, et s'est approché de la dame jusqu'à lui renifler les mollets. J'ai eu l'impression qu'ils se souriaient eux aussi.

On s'est mis à papoter. De fil en aiguille, notre première conversation a duré une plombe et j'étais bien ennuyé de laisser cette dame debout, sans siège à lui offrir, pas même un rebord de fenêtre à sa portée. Je ne pouvais pas plus envisager de l'inviter chez moi. Ça ne se fait pas avec une dame. Et puis franchement ce serait un peu la honte de montrer mon intérieur assez peu reluisant.

Elle s'appelle Dora Péraud et habite à quelques pâtés de maison. J'ai dû la rencontrer plusieurs fois lors de mes errances, sans faire attention à elle. Son chien s'appelait Ploum, c'était un Berger australien. Il y a six mois il s'est fait renverser par une voiture, il a fallu l'euthanasier. Elle a du mal à s'en remettre, je la comprends.

Elle s’y connaît drôlement en canins. *Les Bergers australiens et les Borders Collie se ressemblent, même gabarit, même tête fine. C’est au niveau des oreilles qu’on les distingue*, m’a-t-elle expliqué. Je suis ravi de connaître la race de mon chien. Un Border Collie, ça sonne classe en plus ! Si vous saviez le nombre de fois qu’on m’a interrogé à ce sujet, mais qu’est-ce que j’en savais, moi ? Désormais je serai fier de répondre.

Elle m’a dit aussi qu’elle n’aurait plus jamais d’autre chien, que Ploum était son troisième. Et dernier. Trop douloureux quand ils partent. Qu’elle songeait à donner ses affaires à un refuge canin mais qu’elle les apporterait à Johnny. Un collier en cuir rouge avec sa laisse, une panier en tissu rembourré et une gamelle en inox. Un os à mâcher aussi. Ça lui faisait vraiment plaisir de savoir que Johnny s’en servirait.

On a encore parlé de nos compagnons à pattes et un peu de moi aussi. Elle voulait savoir depuis quand j’habitais là, ce que j’aimais. Pour la première fois depuis bien longtemps j’ai eu l’impression de parler à une amie. Et puis, elle a dit : *On papote, on papote, mais j’ai des trucs à faire, moi*. Et elle a ri avant d’ajouter : *La prochaine fois, on ira boire un verre au troquet de la place, on sera mieux installés*. Parce qu’il y aura une prochaine fois, elle l’a promis. Et pas dans mille ans, dans deux ou trois jours, quand elle m’apportera les affaires de son Ploum.

Je ne connais pas grand-chose d’elle. Peut-être que j’oserai lui poser des questions alors. En attendant, je vais réfléchir à tout ce que j’aimerais savoir de ses chiens et d’elle aussi. Mais déjà je sens que mon cœur est devenu encore un peu plus moelleux.

Grâce à Johnny, je ne déambule plus. Je parle aux passants sans les effrayer, c’est même eux qui viennent à nous, avec leurs enfants. Et bientôt j’aurai une amie.

Tout ça grâce à mon rockeur.

Le travail

Dora habite une petite maison entourée d’un jardinet. Son Berger australien y faisait le fou-fou. Comme mon Border Collie, il avait besoin d’activité. Ces chiens-là ne devraient

pas vivre en appartement, ils ont trop d'énergie à dépenser. Elle s'y connaît vraiment en chiens, elle m'explique plein de choses chaque fois que je vais la voir.

Presque tous les jours en milieu d'après-midi, nous allons sonner chez elle, Johnny et moi. Enfin, c'est moi qui sonne, parce que Johnny, lui, aussitôt arrivé, il pose son arrière-train sur la pierre de seuil et il aboie. Deux appels courts et secs. Presque autoritaires. Elle ne s'en formalise pas, bien au contraire, souvent elle ouvre la porte avant même que j'aie eu le temps de la prévenir. Elle dit *J'arrive*, enfile des chaussures, prend son sac et nous partons tous les trois vers la forêt. Je n'y allais pas bien souvent avant de la rencontrer, mais *C'est important*, elle me dit, *pour les chiens, surtout pour les chiens chasseurs comme les Borders Collie et les Bergers, de disposer d'espace pour courir tout leur saoul.*

Il est vrai que ces sorties lui plaisent à Johnny ! Quand l'heure arrive, je le sens trépigner. Enfin, c'est tout comme. Quelque chose de plus s'agite en lui, le charbon de ses yeux dégouline comme un cornet de glace en plein été. Mais c'est moi qui fonds. Il sait y faire mon corniaud ! Alors on part vers la forêt et presque toujours on s'arrête chez Dora en passant.

Là-bas c'est le royaume de Johnny. Un vrai Diable à courir après les oiseaux, les feuilles, une mouche, tout ce qui bouge en fait. Les autres promeneurs s'en amusent, qu'ils aient eux-mêmes un chien ou pas, parce que des 100 000 volts canins de la sorte, il ne doit pas y en avoir beaucoup sur la planète ! Dans notre forêt en tout cas, c'est le seul.

Les autres chiens suivent tranquillement leurs maîtres ou s'empressent d'aller chercher le bâton qu'ils lancent. Certains viennent nous renifler, Dora et moi. Labrador, Bulldog, Caniche, Husky, Golden Retriever, Dalmatien, Boxer, Rottweiler, Lévrier... elle les connaît tous, à croire qu'elle a l'Encyclopédie canine gravée dans son cerveau. Moi, j'apprends à les différencier peu à peu, et finalement ce n'est pas si difficile.

Je m'amuse avec les chiens quand leurs maîtres viennent nous parler. Ils aiment bien, les maîtres, qu'on s'intéresse à leurs clébards. *Tu sais y faire avec les chiens*, me dit Dora.

Un jour, une gamine haute comme trois pommes et jolie comme un cœur, a chuté contre une souche d'arbre en courant après son bichon tout aussi haut et joli qu'elle. Elle hurlait la pauvre. Le père accourut aussitôt et on le vit pâlir en découvrant l'air bizarre

nouvellement adopté par le coude de sa fille. Il regarda largement autour de lui comme s'il allait tomber sur un poste de secours. À l'évidence, il n'y avait que Dora, moi et quelques autres promeneurs. Il prit dans ses bras sa fille hurlant de plus belle et se hâta vers la sortie du bois. Puis il s'arrêta, se souvenant qu'ils avaient un chien. On le vit hésiter. C'est là que je suis intervenu. *Je vais m'occuper de votre bichon, comment il s'appelle ?* je lui ai dit. *Chouchou*, il m'a répondu. *Vous nous trouverez Rue du pont, demandez Max et Johnny. Tout le monde nous connaît.* J'ai crié en articulant soigneusement chaque mot pour qu'il note bien dans sa tête ces informations malgré les aigus qui nous vrillaient la caboche.

Le père est parti avec sa gamine dans les bras. Tergiversant entre inquiétudes pour sa fille et inquiétudes pour son chien. Il n'aurait jamais dû confier Chouchou à des inconnus mais une pitchoune, la sienne, qui hurle de douleur, ça vous retourne les sens.

Avec Dora, on s'est approchés de Chouchou et on lui a intimé de rester avec nous. Il ne savait pas vraiment lui non plus à quel saint se vouer, le pauvre petit chien. Mais on a su le rassurer et il a regardé sa jeune maîtresse s'éloigner sans montrer trop d'agitation. Les hurlements l'avaient quelque peu tétanisé, il faut dire.

Nous avons continué notre promenade dans la forêt. Johnny, le fougueux, tournicotait autour de l'apeuré Chouchou, comme un chaton autour d'un scarabée. À deux doigts de lui filer un coup de patte pour le mettre dans son rythme. J'ai regardé mon chien et je l'ai grondé : *Laisse-le tranquille ! C'est un bébé perdu.* Il s'est approché du bichon et lui a touché la truffe avec sa sienne, comme s'il lui faisait un bisou. Je l'ai félicité d'une caresse.

On est retournés chez nous tranquillement après avoir raccompagné Dora jusqu'à chez elle. *J'espère que Chouchou va retrouver rapidement ses maîtres*, elle a dit. *Je vais surveiller la rue*, j'ai répondu. C'est ce que j'ai fait après avoir nourri les deux corniauds.

En fin d'après-midi, Johnny montra des signes d'impatience comme à son habitude. Le bichon, lui, ne bougeait guère, semblant toujours aussi intimidé. *On descend*, j'ai dit, *t'es d'accord Chouchou ? Peut-être que ça fera venir ton maître.* Il a levé sa jolie petite tête vers moi, j'ignore ce qu'il m'a répondu mais j'ai compris qu'il n'était pas opposé à cette perspective. Dès que j'ai ouvert la porte, mon rockeur a dévalé les escaliers, suivi non sans

mal par Chouchou. Et vous me croirez si vous voulez, en mettant tout juste le pied sur le trottoir à la suite des deux chiens, qui vois-je arriver au bout de la rue ? Le sweat rouge tenant une petite silhouette par la main ! Chouchou aboya. Il les avait aperçus lui aussi. La gamine courut vers lui malgré les suppliques de son père. *Chouchou ! Chouchou !* elle criait. *Ton plâtre, ne tombe pas !* il disait.

Pendant que la gamine cajolait maladroitement son chien, d'une seule main, le père vint me remercier. En sortant de la clinique, il avait acheté un sac de croquettes de luxe dans la boutique pour toutous de riches. Johnny allait être content.

Lily-Lou, c'est ainsi que s'appelle la mère. Elle habite avec ses parents tout près de la rue du pont. *Bizarre qu'on ne se soit pas déjà rencontrés,* dit-il. *On s'est peut-être croisés, j'ai répondu, mais on ne s'est pas vus. Maintenant on se verra.* Il m'expliqua aussi qu'ils travaillaient beaucoup sa femme et lui et qu'ils n'avaient pas toujours le temps de sortir leur chien avant de quitter la maison, qu'il aimerait bien me confier Chouchou pour que je le promène parce qu'il a bien vu qu'il se plaisait avec Johnny et moi. *Réfléchissez-y, on vous paiera pour ça bien sûr !* conclut-il en me remettant une carte de visite.

Paul Dubreuil – Avocat associé – Droit des affaires

Appelez-moi si vous acceptez ! dit-il en me serrant la main. *Je vais réfléchir,* j'ai répondu par principe. *Au revoir monsieur, merci beaucoup d'avoir gardé Chouchou,* me dit Lily-Lou de sa voix redevenue toute petite et douce.

En remontant chez nous, j'ai demandé à Johnny s'il voulait bien à l'avenir se promener avec Chouchou de temps en temps. Il n'a pas grogné, j'ai pris ça pour un oui. J'ai posé la carte de visite de monsieur Dubreuil sur la commode de la chambre, là où je dépose mes objets précieux, et j'ai attendu deux jours pour l'appeler.

Désormais nous allons chercher le bichon chez lui tous les matins et nous nous promenons pendant que la famille Dubreuil se prépare pour sa journée de travail. Et quand ils sont absents, ils nous laissent la clé de la porte sous un rebord de jardinière. Ils ont confiance, ils disent, et ça c'est génial. Aussi inattendu que nouveau, comme le fait d'avoir un salaire. Petit, mais un salaire de travail.

Pour Johnny aussi, c'est nouveau d'avoir un copain. Il est un peu moins fou-fou depuis.

Ce qui est génial de chez génial, c'est que de fil en aiguille, d'autres propriétaires de chiens du quartier sont venus me voir. *Vous promenez le chien de monsieur Dubreuil, accepteriez-vous de promener le mien en même temps ?*

Tous les matins, Johnny et moi, nous faisons notre tournée de chiens, comme Pierrot avec ses lettres. Nous passons chercher Bianca, Polka, Laïka, Chouchou et Poly. Deux dalmatiens, un boxer, un berger, un bichon et un border Collie, ça fait une jolie troupe ! Et nous nous dirigeons vers la forêt pour une grosse heure de gambades, Johnny en tête. Mon rockeur est devenu mâle Alpha, il a pris du plomb dans la cervelle. Ça ne l'empêche pas de refaire le fou-fou chez Dora l'après-midi.

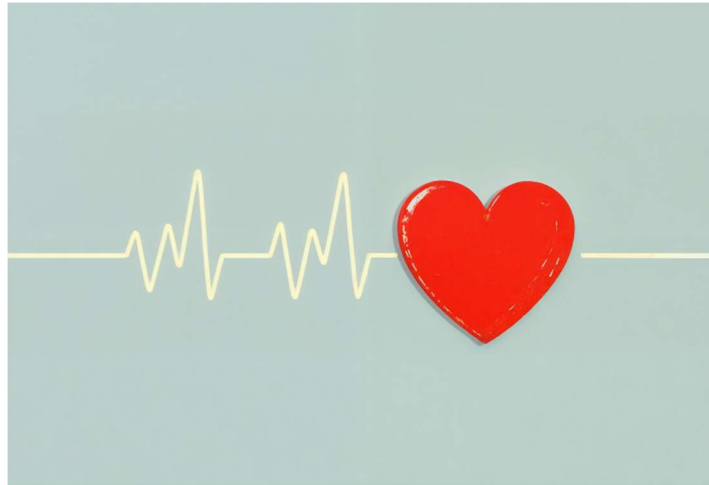
C'est notre nouveau rituel. Une longue promenade en forêt le matin avec les chiens de la tournée, une visite chez Dora l'après-midi et, en fin de journée, une sortie dans notre rue pour papoter avec les uns et les autres. On voit beaucoup moins les enfants à la sortie de l'école, seuls ceux qui restent à la garderie, et presque plus Pierrot. C'est ça quand on travaille, qu'on ne traîne plus dans la rue.

Parce que désormais j'ai un travail. Je suis « aide à la personne », salarié. Promener Chouchou et les autres chiens, c'est décharger monsieur Dubreuil et les autres maîtres. Ils me paient pour ça. Chaque mois je reçois cinq bulletins de salaire, avec un petit montant mais, additionnés, c'est pas mal !

Je ne roule toujours pas sur l'or, mais nous vivons maintenant de notre travail, Johnny et moi. Savoir promener des chiens, ce n'est pas donné à tout le monde. Nous sommes utiles. Et respectés.

Et Dora est la meilleure des amies.

Tout ça, je l'ai obtenu grâce à Johnny, entré dans ma vie un jour d'hiver parce que probablement on s'attendait. Et on s'est trouvés.



C'est la vie est un recueil, en plusieurs petits volumes, de textes intimistes et humanistes, ayant pour fil conducteur les rencontres, pour substance l'empathie et la bienveillance, et pour adjuvant l'humour.

Volumes à venir :

- *Des histoires d'humeurs sur le fil*
- *Des histoires qui sortent du cadre*
- *Des histoires de bleus à l'âme*
- *Des histoires de rames et de rails*